

Bêtes et Hommes

avec



Le chemin podotactile d'accès à la Grande Halle a été réalisé avec le soutien de



L'accessibilité à l'exposition pour les personnes atteintes de déficience sensorielle est soutenue par



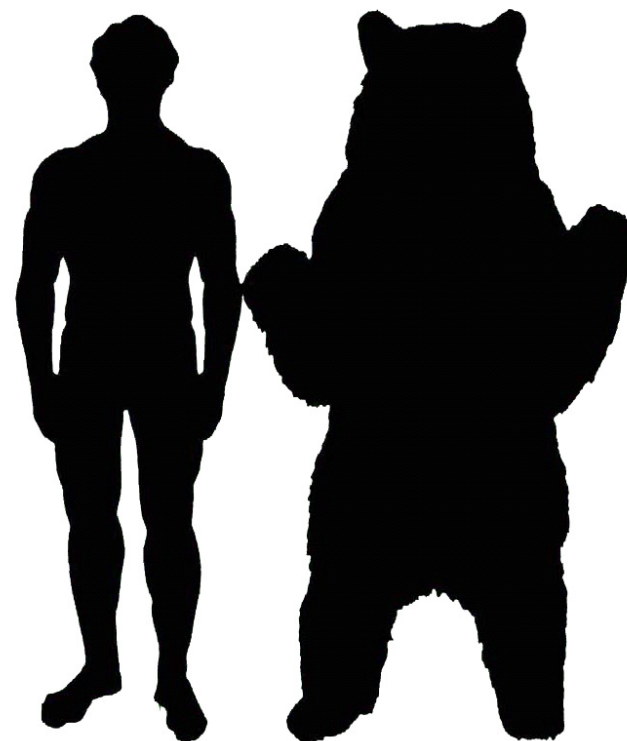
L'accueil et l'accompagnement éducatif des enfants sont soutenus par



Bêtes et Hommes



Les audiovisuels de l'exposition



Exposition du 12 septembre 2007
au 20 janvier 2008
Grande Halle de la Villette

LA VILLETTE
PARC

Bêtes et Hommes

Les audiovisuels de l'exposition

Vous trouverez dans ce document, selon les cas, un résumé ou la transcription des interviews et des commentaires des films diffusés dans les différentes huttes composant le parcours de l'exposition.

Sommaire

Introduction	3
Séquence I – Les animaux transforment les humains	4
Séquence II – L'animal est un étranger pour l'homme	5
Séquence III – Les animaux ont un métier.....	10
Séquence IV – Les animaux imposent des choix.....	13



Visite guidée de l'exposition en langue des signes française (LSF)

avec Laurent Valo

les samedis 29 sept., 27 oct., 10 nov., 15 déc. et 12 janv. à 15h.

Tables rondes interprétées en LSF

Les samedis à 14h30, salle Boris Vian

Entrée libre (dans la limite des places disponibles)

- 6 oct. : « L'animal que l'on observe »
- 13 oct. : « L'animal que l'on mange »
- 20 oct. : « L'animal avec lequel on voudrait vivre »
- 17 nov. : « L'animal enrôlé »
- 24 nov. : « L'humain ou l'animal ? »

Info www.betesethommes.fr - **résa** betesethommes.groupes@villette.com

Introduction

Hutte 1. « Le Terrier »

Extrait du texte de Franz Kafka

On ne sait si le personnage de Franz Kafka, interprété par Denis Lavant, est un animal ou un humain. Il raconte la difficulté à construire sa forteresse. La terre est si friable qu'il doit la tasser pour obtenir une paroi solide, avec pour seul outil son front bientôt en sang. Il doit également choisir les galeries et les ronds-points où il va disperser ses provisions, en cas d'attaque ennemie, et celles où, pour faire diversion, il ne mettra rien. Soudain, il lui semble que son plan est mauvais, il attrape au hasard tout ce qui passe à portée de bouche, le porte et le traîne jusqu'à tomber de fatigue. Alors, il se réveille comme d'un rêve, un rat entre les dents.

Hutte 2. Quelle est la différence entre l'homme et l'animal ?

C'est la question que pose Pierre Creton aux éleveurs du Pays de Caux avec lesquels il travaille. D'abord désarçonnés, Françoise et Jean-Pierre Tanay rappellent toutes sortes de différences : un animal ça ne pense pas, ça agit par instinct, ça comprend mais ça ne réfléchit pas... Quoi que...

Hutte 3. Compétition ou entraide, un dialogue imaginaire entre Darwin et Kropotkine

Si Kropotkine avait invité Darwin en Russie, il aurait pu lui faire découvrir pourquoi il remettait en question l'importance attribuée à la compétition entre les animaux. Alors que le savant anglais pense que la concurrence est inévitable puisqu'il n'a plus d'êtres vivants que la nature ne peut en nourrir, le naturaliste russe a observé qu'en situation difficile la plupart des animaux limitent les naissances ou, comme les castors, choisissent la migration plutôt que le conflit. Il évoque de nombreux exemples d'entraide animale : des crabes, des singes, et même des moineaux qui auraient réussi à mettre en fuite un faucon...

Darwin reproche à Kropotkine de privilégier les observations correspondant à ses idées anarchistes, lui dont Marx a dit qu'il reconnaissait chez les animaux sa propre société anglaise, avec sa division du travail et sa lutte pour la vie.

À la fin de ce dialogue imaginaire, tous les deux auraient conclu que si leurs observations divergeaient, c'est en raison des régions où ils avaient travaillé : l'un sur des îles, où la compétition constitue souvent la seule solution à la surpopulation ; l'autre dans les vastes étendues dépeuplées de Sibérie, aux conditions si rudes que les animaux qui s'entraident ont plus de chances de survivre.

À la diversité des natures répond une diversité des explications.

Séquence I

Les animaux transforment les humains

Hutte 5. Des chimpanzés guérisseurs

Dans le Parc national de Kibale, au sud-ouest de l'Ouganda, Sabrina Krief observe depuis neuf ans les comportements d'une communauté de chimpanzés, surtout ceux des animaux malades ou blessés. Ce qui l'intéresse tout particulièrement, c'est la façon dont ils se soignent : quelle plante et quelle partie de plante ils choisissent, comment ils l'absorbent et à quelle fréquence, pour cicatriser une plaie, guérir d'une gastrite ou éliminer des parasites. Clovis, le guérisseur du village voisin, a observé que, comme il le pratique lui-même, les chimpanzés sont capables de neutraliser les propriétés toxiques de certaines lianes guérisseuses en ingérant de la terre. Les petits apprennent très tôt à diversifier leur alimentation et à reconnaître les plantes-médicaments pour préserver leur santé.

Grâce aux chimpanzés de Kibale, de nouvelles molécules efficaces contre le paludisme ou certains cancers ont été récemment découvertes.

Séquence II

L'animal est un étranger pour l'homme

Hutte 8. Le monde propre de l'animal

Il était une fois un crapaud qui avait très très faim ; devant lui, l'un de ses mets préférés, une sauterelle appétissante et immobile, à laquelle pourtant il ne touchait pas. Ces attitudes inattendues ont depuis des siècles intrigué les scientifiques. Pour Descartes, les animaux sont des automates dépourvus d'intelligence qui font n'importe quoi quand leurs rouages se grippent. Un siècle plus tard, Charles George Leroy trouve que ces soi-disant machines montrent une intelligence certaine. Il observe, en pleine nature, une pie et deux chasseurs guettant son retour au nid. Si l'un d'eux s'éloigne, la pie attend que l'autre s'en aille. Il faudra six chasseurs pour qu'elle se laisse piéger, témoignant de sa capacité à compter jusqu'à ce chiffre. Pourtant les scientifiques continueront longtemps à étudier les animaux en laboratoire, en inventant des dispositifs qui les réduisent à des mécaniques de réflexes conditionnés, sans jamais se demander en quoi une cloche, un levier ou un labyrinthe peuvent bien les intéresser.

Jakob Von Uexküll est un savant estonien qui étudie l'animal dans son environnement, et découvre que chacun vit dans un *Umwelt*, le monde tel qu'il le perçoit. Ainsi une tique peut rester dix-huit ans sans jamais bouger de l'herbe où elle est accrochée, jusqu'à ce qu'elle discerne une odeur imperceptible pour l'homme, celle de l'acide butyrique, qui signifie pour elle : « mammifère à sang chaud ».

Ainsi, les objets environnants changent de signification selon ce qu'une abeille doit accomplir : elle recherche une forte source de lumière quand elle doit s'échapper d'une boîte noire ; elle se met en quête de fleurs, reconnaissables à leur couleur, quand elle veut butiner. Von Uexküll construit peu à peu tous les critères de l'*Umwelt* : l'objet perçu, le temps vécu, les espaces dédiés à des tâches particulières telles que manger, se défendre, élever ses petits.

L'*Umwelt* permet-il de comprendre l'apathie de notre crapaud ? Il faut pour cela parler de Konrad Lorenz et de son choucas Tchoc. Lorenz montre que la signification n'est pas toujours donnée d'emblée, qu'elle peut se construire dans la relation entre les êtres vivants : c'est pour cette raison que Tchoc a pu le considérer comme sa mère, en faire son associé comme il est d'usage entre choucas et le suivre partout, ou presque...

Alors chaussons nos lunettes à crapaud, ou plutôt intéressons-nous à sa sauterelle. Elle fait la morte car elle « sait » que pour son prédateur, sans mouvement, pas de signification. Si elle ne bouge pas, elle n'existe pas. Par contre, au premier bond, chlurp !

Hutte 11. Les manchots se reconnaissent par la voix

La théorie de l'*Umwelt* nous a appris que la perception du monde qui nous entoure peut être très différente d'une espèce à l'autre, chaque animal ne percevant que les choses qui ont une signification pour lui. Certes, il y a des significations que l'on peut partager : tant que nous restons dans le domaine de ce qui est visible, nous pouvons assez facilement reconnaître ce que les manchots ont à se raconter : des conflits pour l'espace, l'intérêt que se témoignent les mâles et les femelles, l'aide apportée à un congénère blessé...

Pourtant, une question se pose : ce qui est important pour un manchot passe-t-il par le canal de la vision ? Comment font-ils pour retrouver leur petit au milieu de milliers d'autres manchots ? Des expériences ayant montré qu'ils ne se reconnaissent ni visuellement, ni par l'odorat, il a fallu supposer que les manchots se retrouvent par la voix. C'est là que nos sens font défaut : nous ne pouvons entendre ce que les manchots peuvent de toute évidence distinguer.

Les chercheurs ont compris qu'il fallait traduire leur compétence vocale et auditive dans une modalité pour laquelle nous sommes mieux équipés, la vision. Ils ont alors rendu l'invisible visible. Les sonagrammes nous ont permis de voir ce qui s'entendait chez les manchots, le fait que leur cri est comme une signature unique qui permet à chaque poussin de reconnaître son parent en l'isolant dans le vacarme.

Hutte 12. Wattana, l'orang-outang qui sait faire des nœuds

Interview de Gérard Dousseau, chef soigneur de la Ménagerie du Jardin des Plantes

Quand Wattana est arrivée, son grand jeu était de détacher nos chaussures. Elle mettait son œil à dix centimètres de nos lacets, j'ai même cru qu'elle n'y voyait pas clair. Elle essayait de prendre les deux bouts, un peu n'importe comment, jusqu'au jour où, par hasard ou par savoir, elle a réussi à faire un nœud. C'est bien un signe de son intelligence puisqu'il faut des semaines, voire des mois à nos enfants pour apprendre à faire des nœuds. Elle est aussi capable de fabriquer les matériaux pour ses nœuds : on lui avait donné des T-shirts qu'elle a déchiquetés en grands filaments qu'elle s'est amusée à renouer.

Mes parents élevaient des vaches, moi j'éleve des orangs-outangs, ça ne fait pas grande différence. Mais la finalité est quand même autre, ce n'est plus seulement pour tirer profit de l'animal, pour rapporter de l'argent, pour faire venir du public. Avec les grands singes, on se dit : le profit en second, d'abord le respect. Lorsqu'on travaille au quotidien, on voit beaucoup de choses, on ne sait pas si elles sont importantes ; il faut que quelqu'un vienne piocher dans nos mémoires respectives pour faire ressortir ces choses pour les scientifiques.[...]

Une naissance, c'est très important, surtout quand on sait que dans la nature les choses vont mal. Malheureusement, Wattana n'a pas été en mesure d'élever elle-même son bébé. On a pris le relais et on élève Linga au biberon, c'est du pur bonheur. Parce que biberonner vingt ans après avoir biberonné mes propres enfants, c'est extraordinaire.

Hutte 13.

Interview de Gloria Friedman, plasticienne

On a tous été élevés dans des images douçâtres de l'animal pour finalement arriver aujourd'hui à des images de maladies, de millions de vaches tuées. Entre le cataclysme et l'effet Bambi, où est-ce qu'on est ?

Je fais une mise en scène de ce que je peux comprendre. Pour moi, c'est un support pour représenter les enjeux de notre société aujourd'hui, je parle de nous.

On a compris que les animaux ont des langages et des cultures qu'ils transmettent. Alors cette proximité, ça veut dire qu'on peut se reconnaître nous-mêmes. Je crois comprendre un singe, mais quand il s'agit d'une huître, c'est très compliqué... L'animal, c'est large, ça va d'un petit microbe jusqu'à un éléphant, alors parler de compréhension de l'animal... je me tais plutôt.

L'évolution continue, peut-être que dans cent ans je vais me retrouver moi aussi empaillée dans un musée d'histoire naturelle, on va dire : « Regardez à cette époque, ils avaient des poils ici, des poils là, ils avaient des dents, tout ça a disparu. » Je me place quelque part sur cette échelle. Je suis là et ça va continuer après moi !

Interview de Cyril Casmèze, comédien

Petit, je suis tombé amoureux d'une vache, je la suivais comme ma mère... Après, on fait ce qu'on peut de ce genre de comportement, et de rencontre en rencontre, je me suis retrouvé à faire du cirque. Cette chose-là dont je ne savais que faire, qui pouvait amuser la galerie parfois ou surprendre, j'ai fini par en faire un métier, en la maîtrisant plutôt qu'en me laissant maîtriser par elle.

Il y a comme une intellectualisation de la chose, même si quand je le fais je ne me pose plus de questions, ça se déroule presque tout seul. S'il y a bien une situation où j'arrive parfaitement à faire mon travail d'acteur et d'acrobate, c'est effectivement quand je me mets sur ce mode animal. À un moment il y a comme une fuite, pour revenir un peu plus tard, quand même à un mode humain... C'est presque comme un soin.

De toute façon, on a perdu des choses. Quand j'étais adolescent, je suis parti dans la forêt de Rambouillet faire une expérience de survie, en me disant : on doit bien y arriver, nos ancêtres vivaient comme ça ; les animaux, qui sont quand même nos très proches voisins, y arrivent. Sauf que moi, au bout de deux jours, j'ai crevé de froid, je me suis fait mal, j'ai eu peur la nuit. J'ai bouffé tout ce que j'avais apporté dans la première heure, et je me suis retrouvé les deux jours suivants à crever de faim, à être incapable d'attraper un lapin ou quoi que ce soit. J'avais beau jouer à ce que je voulais, j'avais perdu beaucoup de choses, par rapport à mon désir d'animalité.

Hutte 14. Les éléphants, les babouins... et les moutons, en société

Les éléphants sont des êtres sociaux, personne ne l'a jamais mis en doute. Ce qu'on a découvert, dans les années soixante-dix, c'est la complexité de cette organisation sociale. On a appris que les femelles vivent en groupes familiaux sous la conduite d'une matriarche, que chaque groupe est uni par des liens d'affection et de solidarité très puissants, que les groupes eux-mêmes sont unis par un réseau complexe de relations qui peut parfois se prolonger de génération en génération.

Du côté des babouins, les recherches avaient commencé dès les années trente. On pensait que les primates pouvaient nous apprendre beaucoup de choses sur nos ancêtres, et plus particulièrement sur la manière dont les premiers hommes vivaient et s'organisaient. Leur réputation était pourtant déplorable : sans cesse en compétition pour les femelles, et donc sans cesse en train de se menacer, de s'agresser et de combattre, les combats ne s'arrêtant que lorsqu'un babouin plus fort ou plus agressif que les autres arrivait à asseoir sa dominance. Selon ces recherches, les mâles dominants assuraient la gestion et le contrôle du groupe ; les femelles n'avaient aucun rôle dans l'organisation du social, sauf celui de s'occuper des petits.

Au tout début des années soixante-dix, des chercheuses de plus en plus nombreuses arrivent sur le terrain. Elles vont proposer une tout autre histoire pour décrire la vie des babouins.

D'abord, Thelma Rowell observe un fait étonnant : les mâles ne sont pas membres permanents de la troupe ; ils n'y restent généralement que quelques semaines ; les femelles cultivent des relations, des amitiés avec les autres femelles et avec les mâles, qui assurent la stabilité du groupe. Le rôle des mâles est alors reconsidéré. S'ils ne font que passer de troupes en troupes, tout leur travail consiste à essayer, à chaque fois, de se faire une place. Pour se faire accepter, utiliser l'agression n'est qu'une stratégie parmi d'autres ; souvent, les babouins utilisent des moyens plus compliqués que la force ; ils sont de redoutables stratèges sociaux, créent des alliances, soignent l'amitié des femelles, s'intéressent aux petits, pratiquent le toilettage social. Et lorsque la force est utilisée, elle l'est parfois de manière très sophistiquée : les babouins sont experts dans l'art d'utiliser les autres dans les relations et les conflits.

Shirley Strum explique : « Quand je chausse mes lunettes à babouins, je vois un paysage compliqué, peuplé d'animaux intelligents, doués d'une bonne mémoire, qui sont gentils les uns avec les autres par nécessité, qui tablent sur la réciprocité sociale ; dans cet univers, mâles et femelles jouent des rôles complémentaires. Quand je chausse mes lunettes d'universitaire, je vois ce qu'on m'a appris à voir, c'est-à-dire quelque chose de très différent. »

Que se passe-t-il lorsqu'une primatologue chausse ses lunettes à babouins pour observer d'autres animaux ? C'est ce qu'a fait Thelma Rowell avec les moutons, dont on dit peu de choses, sinon qu'ils se suivent et qu'ils broutent. C'est d'ailleurs ce qui nous a toujours intéressé chez eux : leur capacité à convertir de l'herbe en gigot. Mais si les moutons nous apparaissent aussi simples, n'est-ce pas tout simplement parce qu'on leur a posé des questions ne leur laissant aucune chance ? Thelma Rowell a découvert des choses tout à fait inattendues : les moutons peuvent avoir des amis et des conflits et établir des relations privilégiées.

Hutte 15.

Les dialectes des pinsons californiens

Luis Battista est professeur d'ornithologie. Il enregistre des sons de pinsons en plein San Francisco. Les pinsons d'un petit parc à Union Square ont leur propre dialecte. Pour Luis, c'est le même phénomène que chez des humains vivant dans des vallées inaccessibles, les grandes façades de béton et de verre les ont coupés du monde extérieur.

Les pinsons ont un dialecte distinct dans chaque quartier de San Francisco. Luis a tout enregistré sur son ordinateur avec une précision imperceptible à notre oreille. Ce chant a été enregistré au Golden Gate. Il commence par un sifflement, un vibrato et enfin une dernière vibration. En écoutant n'importe quel pinson, Luis est capable de dire de quel endroit de San Francisco il est, ou s'il vient d'ailleurs. Mais comment de telles différences de langage ont-elles pu apparaître ?

Luis nous emmène jusqu'au territoire d'un couple de pinsons avec des petits. Les oisillons entendent très tôt le dialecte de leur père ou d'autres mâles. Ils l'apprennent peu à peu, une note après l'autre, exactement comme les petits d'homme apprennent à parler.

Cet apprentissage doit se faire durant les douze premiers mois qui constituent la « phase sensible », selon la formule des spécialistes, qu'il s'agisse des pinsons du Golden Gate ou de ceux d'Union Square.

Les traditions culturelles des macaques du Japon...

C'est dans les années cinquante que ces macaques ont pris leurs premiers bains dans les montagnes du centre du Japon. Depuis, ce comportement fait partie de leurs habitudes hivernales. Plusieurs fois par jour, ces singes des neiges glissent dans les bains volcaniques pour s'y délasser.

Ce comportement est spécifique à ces macaques japonais ; il est acquis et non pas génétiquement transmis et il peut être défini comme un fait culturel au même titre que l'habitude prise par les macaques d'Arashiyama de frotter des pierres l'une contre l'autre. Aucune explication satisfaisante n'a encore été donnée à ce geste, en apparence purement gratuit. Est-ce le simple plaisir de faire du bruit ?

... et des dauphins de Caroline du Sud

Les mammifères marins développent aussi des traditions. Ainsi, un groupe de dauphins Tursiops, vivant en Caroline du Sud, a inventé une technique de chasse bien spéciale, le « beach feeding », ou repas sur la plage. En quête de proie, le groupe commence par pénétrer dans les bras de mer. Quand les dauphins ont repéré un banc de mulets, ils les poursuivent en direction du rivage et après une attaque coordonnée, ils accélèrent leur vitesse pour forcer les mulets à s'échouer sur la vase. Profitant de la marée basse, les prédateurs répètent cette action à plusieurs reprises en se couchant toujours, on ne sait pourquoi, sur le côté droit.

Séquence III

Les animaux ont un métier

Hutte 19. L'animal de compagnie

Interview de Serge Belais, vétérinaire et président de la SPA

Aujourd'hui, les gens ne savent plus qu'un animal est un animal, qu'il a sa place à la maison mais qu'il n'est ni un enfant, ni un père, ni une mère. Alors, on a des animaux qui deviennent caractériels, avec les troubles de comportement qui ont explosé ces quinze dernières années.

L'engouement pour l'animal de compagnie est général, qu'on soit urbain ou rural. La France a le triste privilège d'être le premier pays en termes de possession et en termes d'abandon d'animaux de compagnie.

L'animal de compagnie est devenu un animal de consommation, un animal-peluche, un animal-objet. Je prends l'exemple des labradors, qui ont été les chiens des différents présidents de la République : tout le monde a voulu des labradors et aujourd'hui, dans nos refuges de la SPA, on trouve des labradors abandonnés de quatre mois, cinq mois, six mois. Cela veut dire que les gens ont acheté un chien sans savoir à quoi ils s'engageaient ; parfois ils n'ont toujours pas fini de payer les traites, parce que dans les animaleries on paye son animal à crédit. Et ils n'hésitent pas au bout de deux à trois mois à venir abandonner leur labrador dans nos refuges.

Aujourd'hui, à la SPA, on a de plus en plus d'animaux de race. Il y a quinze ou vingt ans, il y a eu une très forte demande de cockers. Des pseudo-éleveurs n'ont pas hésité à faire se reproduire père, mère, frère, sœur, pour faire du cocker. On obtenait des chiens complètement dégénérés, des chiens qui mordaient et qu'on était obligés d'endormir. Il y a dix ans, c'était la grande mode du briard, tout le monde voulait un grand chien à poils longs sans savoir qu'il fallait le brosser tous les jours et très régulièrement. Là aussi, la consanguinité a « fabriqué » des animaux dangereux. Certains propriétaires ont besoin de leur animal de compagnie pour vivre. Les pouvoirs publics et politiques ont maintenant intégré cette mission sociale de l'animal de compagnie. On le voit encore plus avec les SDF, souvent les gens disent : ils ont un chien, c'est pour faire la manche... Mais moi, je connais plein de SDF qui vont nourrir leur animal avant de se nourrir. Il y a eu des excès dans certaines municipalités, on a capturé l'animal des SDF pour l'emmener en fourrière ; ils ont alors mis toute leur énergie pour récupérer leur animal, leur dernier lien affectif, leur dernier lien vivant. S'ils n'avaient pas leur animal, la grande majorité de ces personnes-là irait se flinguer. Quand des gens ont besoin d'un soutien affectif, on n'a pas le droit de leur retirer leur animal ; au contraire, on doit les aider, on doit soigner, on doit stériliser, on doit s'occuper de leur animal, parce qu'ainsi on s'occupe indirectement de la personne.

Hutte 22. Le métier de l'animal est aussi de produire du lien avec les humains

Eliane Bres-Brette, présidente du syndicat caprin de la Drôme

J'ai choisi de sortir les chèvres uniquement le soir après la traite jusqu'à la nuit, car j'ai de multiples activités. J'ai déjà une famille qui se rassemble tous les jours pour prendre le repas de midi et discuter de l'exploitation, et puis je fais tout ce qui est fromagerie sur l'exploitation. Je suis aussi présidente du syndicat caprin de la Drôme. Rester avec mes chèvres à l'extérieur, ça me donne un nouveau souffle, une nouvelle façon de voir les choses aussi. Ça me calme et ça me détend. Tous les ans, il y a de grandes discussions avec mon mari et mon fils pour savoir où faire du pâturage pour mes chèvres, des carrés d'avoine, des carrés de sainfoin, des carrés de luzerne. J'y tiens absolument parce que c'est pour elles un genre de dessert. Moi, je suis sûre qu'une chèvre heureuse et aimée, elle mangera et se sentira mieux. Pour les humains, c'est pareil, les gens qui sont aimés, ça se passe toujours mieux pour eux.

Marie-France Bénistant, chevrière à Combs, Drôme

On est bien, les chèvres sont bien. Avec ça, on doit faire un bon fromage, qui devrait contenter les papilles des consommateurs. Ce bien-être, moi, je ne l'ai pas trouvé ailleurs.

Je suis arrivée à Combs comme ça, les mains dans les poches, il me fallait absolument arriver à joindre les deux bouts ; c'était intéressant d'avoir des ressources quasiment inépuisables et gratuites.

Il m'arrivait au début de revenir avec mes chèvres à deux heures du matin. J'avais consacré la journée à faire mon fromage, à le commercialiser, à aller sur le marché, à entretenir les bâtiments... Alors, on partait le soir après la traite. C'est vrai que s'il n'y avait eu que la garde, je n'aurais pas pu tenir. Pour moi, c'est la colonne vertébrale de cette exploitation : comment j'ai fait manger mes chèvres, comment on a, mon troupeau et moi, traversé tous les aléas ; on se retrouvait dans des moments à la fois calmes et intenses. C'est ce qui m'a permis de tenir.

Nadine et Jacques Bonnet, éleveurs de bovins, Neuville-au-Bois, Loiret

Je suis vraiment passée de mon immeuble à la ferme au milieu des bois. À cette époque là, on ne voyait pas d'animaux à Sarcelles, à part les poules d'eau, les pigeons, les moineaux, les coccinelles... Les deux, trois premières années, ça me bouleversait un peu quand les veaux partaient à l'abattoir. Au moment du sevrage, les mères appelaient leurs veaux et les veaux, dans le bâtiment d'à côté, appelaient leur mère. J'avais l'impression de voir des larmes sur les yeux des petits veaux et ça me faisait de la peine. On a essayé l'insémination artificielle, ça n'a pas été concluant du tout. En fait, sur dix vaches qui ont été inséminées, cinq ont vêlé et sur les cinq, on a eu deux problèmes de veaux trop gros. On cherche la simplicité : pas de transplantation embryonnaire, pas d'insémination artificielle, on cherche un vêlage facile, des gabarits moyens. Nous on aimerait mieux vendre nos animaux à des prix qui nous permettent de vivre correctement plutôt que toucher des primes.

Les gens du métier sont étonnés du calme des animaux ici. Quand on est dans la stabulation, on les côtoie, on les touche tout le temps. On fait aussi l'effort de côtoyer les petites femelles dans les prés, pour qu'elles se laissent facilement approcher.

Aujourd'hui, il y a des élevages modernisés où les éleveurs ne rentrent plus dans les cases, ils ne touchent plus les vaches ; forcément, elles sont sauvages dès que tu les approches.

On leur parle plus qu'on les pousse, elles comprennent assez vite en fin de compte. Est-ce que c'est une forme d'intelligence ou uniquement de l'instinct, je ne sais pas. Plus ça va, plus on les dirige à la voix et moins on les dirige avec le bâton, on est plus détendus. On s'adapte aux vaches, ce n'est pas la vache qui s'adapte à nous.

Ça fait vingt-huit ans qu'on travaille à la ferme ensemble. Au début quand on isolait une vache qui devait vêler, la tradition voulait qu'on l'attache. On a arrêté de les attacher parce qu'une fois on a eu un problème avec un veau. On a changé de méthode, on ne les a plus mises en box individuel, mais à six ou sept dans une étable. C'est beaucoup plus facile, la vache est moins stressée, elle est avec ses copines, tout se passe naturellement. Plus tu laisses faire la nature, mieux ça va.

Tous les matins, je fais le tour des prés, je fais le tour des abreuvoirs, je regarde s'il y a encore de l'eau, c'est même pas du travail. On a recherché la simplicité pour avoir du temps pour nous, pour avoir le temps de vivre, de sortir, voir des concerts, des expos.

Il y a deux jours, on voyait la pluie tomber sur les chevaux. Ils restaient la bouche molle, complètement immobiles à se prendre l'averse sur le dos, à ne pas bouger. On sentait que ça leur faisait plaisir. Et bien nous, on peut rester une demi-heure à les regarder, on est au Grand Rex.

Séquence IV

Les animaux imposent des choix

Hutte 23. De quelques questions imprévues autour de la biodiversité

Interview d'Isabelle Mauz, écologue au Cemagref

Les animaux protégés, ceux pour lesquels on a le plus investi, ce sont généralement des animaux de grande taille, de grands mammifères, de grands oiseaux ; c'est la tortue Cistude pour les reptiles, le papillon Apollon pour les insectes..., toujours des espèces remarquables par leur taille, par leur beauté. Ce qui motive les protecteurs et les réintroduteurs, c'est la possibilité de nouer un lien avec les animaux qui les ont particulièrement occupés.

Avec le bouquetin des Alpes, on est passé en l'espace de quelques décennies d'un animal extrêmement farouche à un animal qui a très bien compris qu'il n'a rien à craindre de l'homme et qui accepte une grande proximité avec lui. Certains de ceux qui se sont fortement investis dans la protection du bouquetin disent : « On aurait voulu que le bouquetin reste celui qu'on a connu dans les années soixante. » Cet animal, difficile d'accès, était pour eux un bel exemple d'animal sauvage. Quand on fait des enquêtes sur la grande faune dans les Alpes, on va retrouver ce terme de « sauvage » à la fois chez les chasseurs, les éleveurs, les protecteurs de la nature, les agents des espèces protégées... Mais quand on creuse un peu, on se rend compte qu'il renvoie à des critères différents. Bien souvent, les éleveurs et les chasseurs opposent l'animal sauvage et l'animal domestique : « Le bouquetin aujourd'hui, il est moins sauvage que mes chèvres. » Trois critères paraissent essentiels pour eux : rareté, éloignement et comportement farouche. Chez les naturalistes, « sauvage » est proche de « naturel » : ils demandent à l'animal sauvage d'être autonome, qu'il se nourrisse et se reproduise tout seul, sans intervention humaine ; ils lui demandent aussi d'être autochtone, même si sa présence remonte à un passé reculé.

Du fait des efforts de protection et de réintroduction, certaines espèces sauvages se portent mieux qu'il y a quelques décennies. Plusieurs facteurs ont contribué à cette amélioration : la création d'espaces protégés, la protection, l'exode rural agricole qui fait que de nombreux terrains ne sont plus exploités ou le sont moins intensivement.

Aujourd'hui on peut trouver localement cette situation paradoxale d'avoir à quelques kilomètres d'intervalle des populations toujours en difficulté et d'autres très florissantes, qui peuvent entrer en conflit avec certaines activités humaines. Si l'on prend l'exemple des marmottes, elles étaient chassées et piégées. Depuis la création d'espaces protégés, elles se sont installées dans les terrains plats et à la flore diversifiée des prairies de fauche. Devant leur prolifération, une expérimentation de contraception a été tentée

dans le Parc national des Ecrins en 2004, avec l'idée de trouver une méthode rationnelle, innovante et qui permette la présence des marmottes et l'exploitation agricole. Mais cette expérimentation brouillait la frontière entre le domestique et le sauvage : « Ça va plus être des marmottes, elles vont devenir obèses, déjà avec les femmes, administrer la pilule ça a plein d'effets secondaires, qu'est-ce qui va se passer avec les marmottes... » On trouve des réflexions assez similaires chez les protecteurs : « On est en train d'artificialiser ces animaux encore naturels et ces derniers espaces de la naturalité dans nos sociétés. »

L'animal nous oblige à inventer de nouvelles manières de faire. Le loup, par exemple, oblige à progresser dans la connaissance qu'on a de lui. Quand le loup arrive, les gens ne savent à peu près rien de ce qu'il est et de ce qu'il peut faire, ni des méthodes de protection ; le loup les oblige aussi à savoir comment réagit un troupeau de moutons lorsqu'il est attaqué. L'arrivée de ce nouvel acteur force à se réinterroger sur ce qu'on croyait savoir du mouton, des urbains, de l'Union Européenne qui finance... Toute cette réorganisation des pratiques nécessite du temps et de l'argent. C'est quelque chose de très lourd et de très difficile qui est demandé, ce qui explique l'intensité des conflits que l'on peut observer autour des grands prédateurs. Ça n'est pas rien quand on est éleveur ou quand on est habitant de faire avec un animal comme le loup et l'ours, qui vient modifier profondément ce qu'on faisait, ce qu'on savait, ce qu'on disait. Aujourd'hui, on est en train d'étendre aux populations animales sauvages ce qu'on a fait par le passé avec les hommes : les mettre en fiche, les suivre sur le temps long... On peut parler d'« éco-pouvoir » pour désigner ce processus d'extension à des populations animales des procédés disciplinaires qui ont d'abord été mis au point pour des populations humaines. Ce qui heurte beaucoup de protecteurs de la nature, c'est qu'on met en place des dispositifs qui permettent de connaître, de suivre, de contrôler les populations animales sauvages. Est-ce qu'il reste une place pour un animal sauvage échappant au contrôle humain ? Est-ce que l'animal sauvage est condamné à s'humaniser ? Je ne sais pas répondre à cette question.

Hutte 24. Quels zoos pour les animaux ?

Interview de Pierre Gay, directeur du zoo de Doué-la-Fontaine

Faut-il raser les zoos ? Il y a trente ans, je l'aurais peut-être pensé, même si mon papa avait créé un zoo où, enfant, je me sentais bien. En y passant ma vie, je me suis rendu compte qu'on pouvait en faire quelque chose de positif. Il n'empêche que la captivité est quelque chose d'inacceptable ; je ne fais pas de différence entre un zoo et un parc animalier. Il y a des endroits où l'on sent que les animaux sont conservés dans de bonnes conditions et où ils n'ont pas l'air de s'ennuyer.

Il y a eu un trou entre les gens de ma génération qui refusaient cette captivité, parce que les seuls zoos qu'on leur avait montrés étaient des endroits lugubres qu'on appelait ménagerie, et une nouvelle génération, intéressée par l'environnement, qui voit les milieux naturels disparaître dans toute la planète et qui pense qu'on peut, avec des établissements zoologiques, apporter une aide.

On a d'abord confié aux zoos une mission de conservation d'animaux captifs, hors de leur milieu naturel. Grâce à la gestion de la transmission génétique, on peut espérer

avoir dans deux cents ans des animaux ayant gardé les caractères sauvages de leur espèce. Depuis quelques années, on demande aux parcs zoologiques de se préoccuper de la conservation *in situ*. C'est dans les zoos qu'on apprend qu'il y avait 300 000 lions en Afrique il y a vingt ans et qu'il en reste environ 20 000 aujourd'hui. Leur fonction d'éducation est à mon avis plus importante que celle de conservation.

Gérer l'âge des animaux, c'est compliqué. Chez moi, il y a un vieux condor des Andes, un vieux tigre de Sumatra, une vieille louve à crinière qui meurent doucement ; on essaye de gérer cette situation en l'exposant aux visiteurs. Dans les pays du Nord, depuis quelque temps, on pense qu'il faut laisser les animaux exprimer un comportement le plus naturel possible. Par exemple, on laisse les représentants d'une espèce d'antilopes aller au bout de leur élevage, puis les jeunes mâles d'un an sont euthanasiés et servent à nourrir les fauves en public, avec une explication correspondante. Je ne pense pas qu'on puisse envisager ce type d'action en France. Il y a une petite vingtaine d'années, on a installé un parc de girafes à Doué-la-Fontaine. Je suis allé au Niger voir les dernières girafes libres d'Afrique de l'Ouest, et me suis mis en rapport avec l'Association de sauvegarde des girafes du Niger. Ces girafes vivent libres au milieu de villages, il n'y a personne pour les protéger, pas de garde de parc avec des mitraillettes. Il faut aider les villageois qui vivent à leur contact et qui avaient l'impression qu'elles allaient consommer les arbres et les plantes dont ils avaient besoin ; pour eux, c'est la même problématique que les ours, les lynx et les loups chez nous. Chaque fois qu'une petite girafe née à Doué est envoyée dans un autre parc zoologique, on lui demande de financer un des projets que l'on soutient là-bas ; ces projets sont souvent et surtout des micro crédits ouverts dans les villages.

Les girafes sont de plus en plus nombreuses et, début 2006, elles sont allées dans un nouvel endroit : une a été tuée, une autre braconnée. L'équipe s'est rendue sur place, a sensibilisé les gens, a ouvert un micro crédit... L'attitude des villageois change très vite quand cette girafe, qu'ils considéraient comme une menace, devient une source de mieux-être.

Hutte 26. Le vivant dans la ville

Interview de Karim Lapp, conseiller en écologie urbaine

Le principal problème qu'on associe aux pigeons – au-delà du bruit qu'ils peuvent faire quand ils sont en grand nombre – est souvent lié aux déjections et aux propriétés qu'on leur prête, notamment la transmission de maladies. La ville est un écosystème presque comme les autres, elle offre le gîte et le couvert à un grand nombre d'espèces comme le pigeon. Le faire disparaître reviendrait à libérer une niche écologique qui serait occupée par d'autres oiseaux. Dans les villes qui ont éradiqué le pigeon, on se retrouve avec des étourneaux par exemple, qui sont encore moins gérables.

Pour éviter la colonisation des bâtiments par les pigeons, on a inventé des petits instruments, les picots, qui sont posés sur les bords de fenêtres pour les empêcher de se poser et de nicher. De cet instrument censé l'empêcher de vivre en milieu urbain, le pigeon a fait une ressource : on a retrouvé des nids fabriqués avec des picots, ce qui est un formidable pied de nez à la vocation initiale de cet objet.

Des expériences intéressantes se déroulent, notamment à Paris, autour d'un pigeonier contraceptif. Ce pigeonier est à la fois un instrument de régulation et de lien

symbolique ; il permet des discussions entre les détracteurs des pigeons, ceux qui subissent leurs nuisances, et ceux qui souhaitent leur voir attribué un statut d'animal à part entière. Le pigeon avait une fonction d'éboueur – la biomasse qu'il absorbe en une journée n'a pas encore été quantifiée –, il a désormais une fonction de médiateur social. Si la ville n'échappe pas aux règles de la nature, elle est fortement imprégnée des aspects sociaux, culturels et culturels qui encadrent les relations entre ses habitants. À ce titre, il n'y a pas de règle, et chaque quartier va développer des situations différentes, et le comportement des pigeons va être différent en fonction des quartiers. Il y a une relation directe et une très forte interaction entre ce que produit la société et la manière dont les animaux réagissent à cette société.

Aujourd'hui, il y a une déconnexion avec le processus du vivant, une forme d'aseptisation de la vie. Et on a peur des cafards, des rats, des chiens, du biologique en général. Le pigeon est un animal qui n'a pas peur de l'homme, on se demande presque qui observe l'autre ; il vient nous défier au quotidien : dans la rue, il faut faire attention de ne pas marcher sur les pigeons. Ce stupide volatile devrait être effrayé par l'espèce dominante, celle qui a construit un milieu dans lequel il n'a pas été invité, et dont il remet en cause la domination.

La volière : Vivre avec les corbeaux

Il y a bien longtemps, dans les pays du Nord, le corbeau était considéré comme l'associé des dieux. On racontait que chaque jour le dieu Odin envoyait deux corbeaux jusqu'aux confins de la terre, et que chaque soir, les corbeaux revenaient, et lui racontaient les secrets du monde.

Aujourd'hui encore, dans ces régions nordiques, les corbeaux sont aimés et vivent en paix avec les hommes. Ils aident les chasseurs en partant en reconnaissance, et les avertissent de la présence d'une proie. Et là où ils partagent la vie des hommes, on dit des corbeaux qu'ils sont braves, audacieux, espiègles même.

Une légende inuite raconte que les corbeaux ont reçu comme rôle, à la création, de rendre le monde un peu moins parfait. Ils s'en donnèrent à cœur joie : les rivières se mirent à couler à l'envers, les arbres se chargèrent de graisse à la place des feuilles. Il fallut cependant freiner leur enthousiasme et remettre un peu d'ordre dans tout cela, les hommes ne s'en sortaient pas. Mais cette légende ne raconte-t-elle pas en fait quelque chose de plus qu'une histoire de la création ?

Les Inuits l'ont su bien avant nous : vivre avec les corbeaux peut sérieusement compliquer la vie. Et la compliquer d'autant plus qu'en vivant avec les hommes, ils modifient considérablement leurs habitudes et se transforment. On voit d'ailleurs très bien comment ces transformations peuvent se produire quand on compare la manière dont les corbeaux se conduisent là où ils sont bien accueillis avec le comportement de ceux qui n'ont pas toujours été bien traités. Chez nous, ils ont été tellement persécutés, chassés, traqués, empoisonnés qu'ils sont devenus craintifs et sauvages.

Pourquoi ont-ils suscité autant d'inquiétudes ? Le fait qu'on les trouve souvent auprès des cadavres a dû jouer un rôle... Ils auraient déjà désobéi sur l'arche de Noé, seuls à transgresser la règle qui enjoignait aux animaux embarqués de ne pas se reproduire. Depuis quelques années, les choses ont commencé à changer. Il était temps, les

corbeaux avaient presque disparu. Les mesures de protection ont été efficaces, les corbeaux sont revenus progressivement. On avait pensé qu'il suffisait de changer nos usages pour que les corbeaux répondent à notre proposition de bienvenue avec civilité. C'était sans compter sur le fait que les réussites transforment les êtres. Les conflits qu'on croyait éteints se sont réouverts. Les voilà qui changent ici leurs habitudes : ils étaient nécrophages, on les suspecte de tuer les agneaux nouveau-nés dans les prés. Ailleurs, leur présence trop massive menace d'autres espèces. Ailleurs encore, ils détruisent les cultures. Certains voudraient qu'on cesse de les protéger, et que les anciennes solutions guerrières soient à nouveau autorisées. D'autres, au contraire, clament l'innocence des corbeaux.

Les solutions très simples et très violentes ne valent plus ; il nous faut trouver d'autres modes de résolution, beaucoup plus civilisés, expérimenter de nouvelles habitudes et apprendre à négocier avec les animaux.

Hutte 27. L'ours des Pyrénées et les éléphants d'Afrique

Gilles Chabanier, berger à Des, Pyrénées-Atlantiques

L'ours a toujours eu une symbolique forte dans l'imagerie humaine, c'est le nounours, le câlin, le réconfort, l'être à qui on peut dire des choses, qui sécurise. Et puis il y a le côté magique de sa présence, il est un peu le roi de la montagne, il a besoin d'être là parce qu'il se sent bien dans cette montagne des Pyrénées, que sa présence est utile, qu'il fait partie intégrante de tout un système où il y a des isards, des sangliers, des gypaètes, des vautours, des ours et des bergers aussi. C'est ce mélange qui fait que la présence de l'ours a un côté somptueux, un peu grandiose et mystérieux.

On a oublié que la montagne est un milieu naturel où il y a des orages, de la foudre, des pierres qui tombent, des problèmes sanitaires parce que les brebis se mélangent. Les bergers auraient tendance à penser la montagne comme un grand pré derrière la bergerie, mais la montagne, c'est autre chose, c'est un milieu vivant, qui demande respect, entretien, présence.

On ne sait pas où l'ours est caché, on sait qu'il est là parce qu'il a laissé des traces de poils sur les arbres, qu'on voit de temps en temps des griffures, des empreintes. Il faut garder les brebis, il faut surveiller, bien les rassembler, trouver une harmonie entre lui et les brebis. Il faut être prudent mais pas paranoïaque, c'est un animal qui a peur de l'homme. L'année dernière, il a tué trente brebis sur combien dans le Béarn ! L'ours, c'est aussi le « monsieur environnement » du Béarn. Comme il est là, on ne peut pas faire n'importe quoi, on ne peut pas ouvrir des pistes partout, on ne peut pas chasser et exploiter la forêt partout. Il faudrait qu'il puisse y rester en Béarn, s'il s'en va, nous on s'en va aussi.

Bernard Souberbielle, éleveur et maire à Betpouey, Pyrénées-Atlantiques

C'est gonflant quand on dit : le biotope de l'ours, c'est les Pyrénées. Certes il a vécu ici, et encore pas dans le pays Toy, il n'était que de passage ; il vivait beaucoup plus dans l'Ariège et un peu dans le Val d'Azun. Mais ce biotope n'existe plus parce qu'il est exploité aujourd'hui par toute une économie. Donc il va falloir faire des choix, si on veut protéger l'ours, un jour ou l'autre, tout ce qui le dérange, ça sera interdit. Et pour les

citadins, à 1 000 mètres d'altitude, on sacrifiera une dizaine d'hectares qu'on clôturera : et là on remettra la vie d'autrefois, il y aura le thème de l'hiver, celui du printemps, de l'automne, de l'été ; et pour aller se promener, ce jour-là il faudra payer.

On vous parle aussi de concertation. Mais moi, le seul qui m'ait concerté sur la commune, ce n'est ni le président de la République, ni le ministre de l'Écologie de l'époque, ni le Directeur régional de l'environnement de Toulouse, ni les écolos du canton, c'est l'ours tout simplement : il est venu dans la commune et il a bouffé douze brebis. Et le lendemain, ma commune était classée « zone à ours ».

Ici, c'est une agriculture de haute montagne. C'est très dur, très pentu, on a six mois d'hiver. Dans ma famille on était sept à travailler les parcelles que je travaille seul aujourd'hui, il a fallu compenser avec du matériel qui coûte cher. Il y a une vingtaine d'années, tout était encore fauché. Sur ce plateau, nous étions une douzaine d'agriculteurs et nous ne sommes plus que trois. On fait tout pour que ces parcelles soient pacagées, pour garder longtemps ces paysages entretenus par l'homme.

On a vécu en harmonie avec cette nature pendant des siècles, sans prédateur. Jamais il nous est venu l'idée de réintroduire l'ours parce qu'économiquement ça serait bon. La cohabitation entre l'ours et notre mode de pastoralisme, c'est incohérent. Nos brebis et nos vaches sont dans l'estive, et la nuit les bêtes pacagent, souvent elles se reposent la journée. Les gens de l'extérieur nous disent d'enfermer le bétail la nuit ; alors, pendant la journée, il va seulement pacager près de la zone où il est enfermé la nuit, il ne va plus monter ; et cette zone, parfois à plus de 1 600 mètres d'altitude, ne sera plus entretenue. De plus, si on les enferme la nuit en haute montagne, en cas d'attaque, ce sera pire encore. Dans notre vallée, nous faisons de l'élevage viande, les bêtes ne sont pas en liberté, mais il n'y a pas besoin de les ramasser tous les soirs, on y va assez souvent pour les surveiller.

L'ours en Europe n'est pas en voie de disparition. Il ne faut pas oublier que l'ours est un animal féroce, c'est écrit dans le dictionnaire. Le vautour est utile, la vipère est utile, mais l'ours, je ne vois pas quel rôle il a.

Patrice Gouin, berger à Saoutelle, et Rouchdy Kbaier, directeur du Parc national des Pyrénées

P. G. Je fais un peu plus d'une tonne de fromage pendant l'estive. L'estive, elle est en zone à ours et la cohabitation actuellement, c'est une contrainte, c'est une charge de travail en plus. Ça ne se passe pas mal parce que la population d'ours n'est pas comparable à celle d'autrefois. J'évolue avec un volume de 900 brebis à peu près réparties en deux troupeaux. Un troupeau de brebis taries, qui ne sont pas traites, qui pourraient rester en crête, libres, et qui demandent beaucoup moins de travail. À partir du moment où il y a une attaque d'ours, vous devez regrouper les bêtes tous les soirs, les descendre, sinon vous êtes soumis au risque perpétuel.

L'ours, c'est un prédateur, mais il faut le voir aussi comme un outil économique et peut-être comme un fleuron de la région. Pouvoir dire qu'on a été capables de conserver une espèce, c'est quand même quelque chose ! Mais il faut que ce soit fait et dit par nous, acteurs locaux, et pas commandité par des gens qui ont un mal de nature, alors qu'ils ne la connaissent pas la nature, et qu'ils n'en vivent pas. Vous connaissez beaucoup de gens qui font une heure à pied pour se rendre à leur travail ?

R.K. Il y a une situation très tendue sur le sujet de l'ours, nous n'avons pas de réponse idéale aujourd'hui ; ma conclusion c'est que si l'homme n'est plus présent dans la montagne, elle sera nécessairement modifiée, tant au niveau du paysage, qu'au niveau culturel, parce que sans l'homme, cette montagne ne peut pas vivre dignement.

P. G. Avant de faire les lâchers qui ont été faits, il aurait fallu considérer ce problème-là et l'approfondir. On a voulu relâcher, faire quelque chose de symbolique, sans penser réellement aux hommes qui étaient sur place.

R.K. On n'a pas des territoires immenses comme les parcs nationaux américains, sans activité humaine, uniquement consacrés à la faune et à la flore. Sans les bergers, sans les éleveurs, les paysages vont changer, la biodiversité va en prendre un grand coup. Je ne parle pas uniquement de la Vallée d'Aspe mais de l'ensemble de la chaîne pyrénéenne.

D'un point de vue éthique, je ne vois pas pourquoi, alors que les conditions de viabilité économique peuvent être trouvées, les gens partiraient des terres travaillées par leurs parents. Sur la question de l'ours et de sa cohabitation avec les activités humaines, je crois qu'il faut arriver à un compromis. Aujourd'hui, – c'est peut-être bizarre dans la bouche d'un directeur de parc national – le plus grand danger pour la montagne, pour la biodiversité, pour les paysages, c'est la fuite de l'homme.

Interview de Philippe Chardonnet, Fondation internationale pour la sauvegarde de la faune

Il y a une augmentation globale des effectifs d'éléphants en Afrique, forte en Afrique australe, faible mais positive en Afrique de l'est et en Afrique de l'ouest, et une réduction en Afrique centrale. Mais quand on va plus dans le détail, on s'aperçoit qu'il y a des situations locales où il diminue, et que certains pays voient disparaître leur éléphant. En Afrique australe, le problème n'est pas la protection mais la gestion de la surabondance. Pour prendre l'exemple précis du Parc national de Hwange, un des plus grands parcs du Zimbabwe, on a des densités de deux ou trois éléphants par km² ; c'est la densité habituelle de cerfs dans les forêts françaises. Mais la femelle éléphant pèse 3,5 tonnes et le mâle 6 tonnes, alors qu'une biche pèse 100 à 120 kg. On a beau jeu, installés dans nos villes confortables, de donner des leçons aux paysans africains qui vivent dans ce contexte-là, à côté d'animaux qui pèsent vingt fois plus et qui consomment 4 à 7 % de leur poids vif en nourriture chaque jour. D'où une concurrence sur les ressources alimentaires, une compétition directe avec les autres herbivores sauvages et domestiques, et un impact sur l'agriculture.

Les paysans se sentent agressés, ils sont obligés de passer des nuits entières dans les champs, juste avant la récolte, pour chasser les éléphants en faisant du bruit. Avec une croissance continue des effectifs d'éléphants dans le parc, l'interface entre l'homme et l'animal ne fait qu'augmenter, et les conflits ne font que croître. Le problème que l'on essaie de résoudre, c'est de conserver des éléphants et de faire en sorte que les paysans riverains puissent se nourrir et aussi se développer, parce qu'il y a un niveau de pauvreté que l'on ne peut pas accepter.

Les ONG du Nord arrivent avec leur mentalité du Nord, et plaquent leurs propres valeurs. On n'a pas forcément des valeurs différentes entre le Nord et le Sud, mais leur

hiérarchie est différente. Dans les pays du Nord, on regarde l'éléphant comme un animal emblématique, charismatique, porteur de valeur de patrimoine mondial et lié au côté ludique de nos modes de vie (tourisme de vision, etc). Dans les pays du Sud, cette vision peut exister, mais il y a d'autres priorités, des priorités de lutte contre la pauvreté, de sécurité alimentaire, de survie dans des contextes sécuritaires très difficiles. Je rentre d'Afrique centrale où on risque sa vie à travailler dans certains sites. Donc, forcément la survie d'un animal passe après sa propre survie d'être humain.

Même si dans le discours politiquement correct, on pense toujours aux communautés locales, à l'approche participative, sur le terrain, la majorité des fonds est dépensée sur des activités orientées faune ou expertises internationales, et très peu, justement, sur les problèmes créés par cette cohabitation entre les communautés locales et la faune sauvage.

Hutte 28. Le chercheur, l'agriculteur et l'outarde

Raymond Rivet

Dans nos plaines, on ne voit que des céréales, on voit plus un troupeau de vaches, plus rien qui attire les oiseaux... Il y avait des haies partout, en 1961, après le remembrement, c'était le vrai désert. On avait un petit bois de toute beauté, d'à peu près deux hectares, qui a été sacrifié à la culture intensive. La canepetière, c'était un bel oiseau qui nous amenait le printemps, tout le monde était content de voir ça. Il y avait autant de canepetières que de vanneaux dans la plaine, des bandes de 200 ou 300.

Vincent Bretagnolles

En l'espace de cinquante ans, l'outarde a disparu de vingt pays d'Europe ; en France, elle n'est plus présente qu'en Poitou-Charente. C'est le plus grand des oiseaux de plaine : elle a besoin de beaucoup d'insectes, et comme c'est une espèce exigeante et spécialisée, c'est la première à disparaître. Là où il reste des outardes, il reste également des perdrix, des cailles, des busards, des alouettes et des hirondelles. La diminution des surfaces de prairies entraîne la diminution de la nourriture des oiseaux, insectes et graines, alors que le nourrissage des jeunes poussins repose exclusivement sur les insectes. Aujourd'hui il faut retrouver des prairies et réinsérer l'élevage dans des systèmes agricoles, viables économiquement et socialement, qui reproduisent le paysage dont ont besoin les oiseaux ou la biodiversité d'une manière générale. Dans le programme de recherche, on a identifié les causes de déclin de l'outarde : la mécanisation et la faible disponibilité en insectes. Avec les exploitants, on a utilisé des contrats agro-environnementaux pour fabriquer des criquets et voir si les outardes allaient revenir.

Emmanuel Villaneau

C'est une parcelle qui fait sept hectares et je l'ai coupée en deux pour avoir un maillage de cultures, ce qui est préconisé pour les outardes. Je fauche de bonne heure, ça leur permet de s'installer, de trouver une alimentation. Si elles pondent, les nids ne sont pas fauchés. Sur des parcelles où il n'y a pas eu d'intervention chimique, on trouve énormément d'insectes, quand on marche, on voit les criquets, ça saute, c'est vivant. On peut produire d'une manière différente, il y a toujours des alternatives. On essaye de

réfléchir aux interventions que l'on fait sur les cultures, les engrais les insecticides, les fongicides. Ça coûte et est-ce que c'est vraiment efficace ?

Vincent Bretagnolles

Les femelles recherchent le camouflage et les mâles la visibilité extrême, ils se rencontrent quand les femelles viennent faire leur choix de mâles et au moment des copulations. Une mosaïque de parcelles permet d'avoir des cultures basses, mais aussi des prairies où les femelles vont pondre. Quand on a démarré l'étude, en 1995, il y avait soixante-cinq mâles sur 340 km², pour arriver à six mâles en 2002 ; on prévoyait l'extinction pour 2003. Pourtant, avec ces mesures, le nombre de mâles a quadruplé en quatre ans.

Emmanuel Villaneau

Je ne suis pas écologiste à outrance, mais respecter la nature, c'est respecter mon travail d'agriculteur. Il y a des mélanges à faire : préserver une certaine biodiversité et essayer de dégager une rentabilité au niveau de l'exploitation. C'est tout à fait faisable, c'est une question de volonté, une question d'éducation. Si tout le monde s'en fout, on n'ira pas bien loin.

Hutte 30. Les vautours, désirés ici, indésirables là

C'est dans les gorges de la Jonte, à Tiel, petit village de Lozère, qu'a eu lieu la première réintroduction de vautours qui avaient complètement disparu du Massif Central dès 1940. Dans les années soixante-dix, quelques passionnés, les Frères Terrasse et Michel Brocelin, prennent fait et cause pour ces éboueurs de la nature à la mauvaise réputation, mais à l'allure souveraine avec leurs quelques 2,80 mètres d'envergure. Ils reçoivent l'aide inattendue du chasseur et braconnier du pays : Justin, le « grand-père des vautours » qui se fait leur avocat auprès des éleveurs des Causses plus portés à les chasser, à les empoisonner qu'à les protéger. Une soixantaine de vautours fauves, des adultes élevés en captivité, sont lâchés en 1981, cinquante survivent. Le renforcement de leur population est une opération délicate. Le vautour fauve ne pond qu'un œuf par an et il lui faut quatre ans pour devenir adulte.

Les vautours sont des charognards ; leur morphologie est adaptée à leur nourriture, à la différence de leur bec, leurs pattes n'ont pas de force, leurs serres sont émoussées et arrondies ; ils n'ont pas les « outils » nécessaires pour tuer.

Aujourd'hui, on compte cent-vingt couples de vautours fauves en Lozère. Un millier d'oiseaux pourraient vivre sur les Causses, grâce à la mortalité naturelle des troupeaux. Le succès de cette réintroduction s'appuie sur un partage d'intérêt entre les naturalistes, les éleveurs et les vautours. Le Parc national des Cévennes, associé à la LPO (Ligue pour la protection des oiseaux), a en effet réussi à organiser le ramassage de carcasses d'animaux morts auprès d'éleveurs et a permis à ceux qui le souhaitaient d'aménager leur propre parcelle de nourrissage.

Si en Lozère les vautours sont les bienvenus, dans les Pyrénées, là où ils sont très nombreux, certains les soupçonnent d'avoir changé leurs habitudes... ils ne se contenteraient plus de se nourrir d'animaux morts ! Au moment de la crise de la vache

folle, les autorités espagnoles ont fermé leurs aires de nourrissage. Il est probable que ces vautours se soient invités dans les Pyrénées françaises. Ils se sont rapprochés des hommes et de leurs troupeaux, à l'affût de la moindre mise bas. Les vautours sont restés charognards mais la faim aidant, ils sont devenus moins sauvages et plus audacieux. En modifiant leurs pratiques, les hommes, sans le vouloir, les ont transformés, témoignant du fait que vivre ensemble avec les animaux exige de toujours ajuster les intérêts des uns et des autres.

Hutte 31. Allons enfants de Camopi, l'horizon amérindien

James « Nepchua » Panapuy

On est près de la crique Sikini, les chercheurs d'or brésiliens sont juste en face, côté Brésil, et ils sont nombreux. Au début l'eau était claire, on pouvait boire cette eau ; maintenant on ne peut plus, il y a au moins cinq criques qui sont orpaillées sur cette rivière par des clandestins. Certains Amérindiens transportent des marchandises pour eux, dans l'illégalité. On va continuer à pêcher pour manger, on sait qu'il y a du mercure dans le poisson, le danger, on le vit. Nous n'avons pas de document pour faire respecter nos droits. On vit de la chasse, de la pêche et de la cueillette, on se sert de tout ce que la nature nous donne. C'est pour cela que les Amérindiens ont dit oui au parc, parce qu'ils veulent que la forêt soit protégée des extérieurs.

René « Neching » Monerville

Je suis transporteur pour des privés et des administrations. Mais les entreprises publiques, les entreprises françaises travaillent plus avec les clandestins qu'avec nous qui sommes enregistrés à la chambre de commerce !

Le « cachiri » c'est quelque chose de très ancien, c'est notre patrimoine à nous, notre boisson et le ciment de notre vie : ça nous permet de nous rencontrer, de parler, d'être bien...

Laurent Yawalou

En 2001, 3 % des Amérindiens avaient la carte de nationalité française, on en est à 95 % ; j'ai l'impression de gagner mon combat, mais finalement en faisant ça, je suis en train d'assassiner les Amérindiens. L'argent n'est pas fait pour les gens qui vivent dans la forêt, en symbiose avec la nature.

Mario Charles

Ici ce sont les nouveaux logements sociaux. Malheureusement, ils sont loin des rives, pour des gens habitués à vivre le long du fleuve. Les Amérindiens vivent en communauté, avec une zone pour le « cachiri » ; ces maisons ne leur donnent pas assez d'espace. On veut à tout prix leur imposer notre manière occidentale de vivre. A mon humble avis, c'est une erreur.

René « Neching » Monerville

Ce projet n'a pas été discuté sur place, pratiquement tous les projets qui tombent à l'eau

sont des projets qui viennent de Cayenne. C'est pour cela que rien ne fonctionne sur le bourg. Il y a des choses qui sont bien plus primordiales : la réalisation d'un vrai dispensaire, une bonne scolarisation sur Camopi...

Patrice Louis

Quand j'ai eu mon bac, comme mon père avait eu des difficultés à payer ma famille d'accueil, j'ai cherché du travail : je m'occupe de soutien en français. A Cayenne j'étais perdu, ici j'étais libre de faire tout ce que je voulais, mais là-bas tout s'achète avec de l'argent. Chez nous, certains travaillent, mais parfois ils ne pensent pas à leurs enfants qui poursuivent leurs études, ils ne pensent qu'à boire. Boire, c'est concret ici, dès que l'argent arrive à la poste, on voit des personnes qui se saoulent la gueule, avec les enfants à côté. Si j'arrive à la fin de mon parcours et que j'obtiens un diplôme, je reviendrais ici pour aider ma commune.

René « Neching » Monerville

Dans le monde amérindien, il n'y a pas de transmission : l'enfant regarde et ainsi apprend à faire. Nous, qui n'avons pas observé parce qu'on était parti à l'extérieur, on est décalé par rapport à ce qu'étaient nos parents, de plus en plus.

James « Nepchua » Panapuy

La langue teko n'est pas écrite, on pousse les élèves à réfléchir et on découvre beaucoup de choses. Quand ils prendront la relève, on va les pousser à écrire un dictionnaire. Chez les Tekos, il y a plusieurs esprits, l'esprit de la terre, du fleuve, de l'arbre... Lorsqu'on voit une tortue dans la forêt, on lui parle : « Laisse moi une chance, donne moi de la viande » et on la laisse partir.

On s'appelle teko, c'est un groupe des Tupi Guarani. On a une langue vivante et une culture qui valorisent notre peuple. Parmi nous, des enfants wayampis parlent bien le teko, savent faire l'artisanat teko, et se disent tekos. Il peut même y avoir un enfant brésilien qui se dise teko, parce qu'il vit cette culture. Une origine, une race pure, ça n'existe pas chez nous. Teko, c'est l'être humain, c'est celui qui vit, celui qui a survécu.